

## Lettre de Laura depuis le centre pénitentiaire de Nancy

(01/03/2018)

**Laura a été enfermée le 23 février, ainsi qu'un autre, dans la foulée des événements qui ont suivi l'expulsion du Bois Lejuc, forêt occupée à Bure (Meuse) depuis un an et demi contre un projet de centre d'enfouissement de déchets nucléaires. Le jour de l'expulsion, la presse faisait état de « sept gardes à vue en cours, une à la suite de l'évacuation du bois Lejuc et six pour outrages et/ou violences sur personnes dépositaires de l'autorité publique dans le cadre d'une perquisition menée à la Maison de résistance à Bure dans l'après-midi ». Pour le moment nous n'en savons pas beaucoup plus, mais nous saluons Laura, chaleureusement et solidairement.**

J'esquive un peu l'hypnose télévisuelle pour vous écrire depuis la MAF de Nancy. Comme disait Hafeed démystifier la prison c'est déjouer la « meilleure des polices », la peur de la répression. Je sais que le compagnon est là aussi, côté « hommes », dans le bâtiment arrivants. Après le repas je guette parfois, fenêtre entr'ouverte, histoire de déceler sa voix au milieu des cris du soir. Ici, vue imprenable sur les HLM, le mirador, les murs, les grilles, le terrain de basket, ses grilles surmontées de barbelés à rasoirs, la grille fixée à la fenêtre, les cinq barreaux, la vitre. J'oublie sûrement une grille ou deux. Ici tout est ordre, calme et dureté. Une balle en mousse fluo casse un peu la grisaille des lignes droites. Lino, bitume. Mes semelles n'ont pas touché la moindre terre depuis ma capture. La terre, un carré d'herbe, c'est le terrain de jeu privé des corbeaux à côté de la cour de « promenade ». Le vent sibérien ne nous fait pas toutes renoncer à ces tours en rond, parfois quelques passes de ballon.

Ambiance collègue samedi après-midi. On discute, on rigole au soleil, le cul par terre. L'ennui nous incite à nous surveiller entre nous. Qui a de belles baskets. Qui a des poux. Qui a buté ses gosses. Qui se cachetonne à mort. Les grilles fixées aux fenêtres sont là pour empêcher les yoyos et parachutes. On s'en fout des réprimandes matonnes, on y coince des morceaux de pain, solidaires des oiseaux au milieu de ce désert en béton glacé. Deux d'entre eux nichent dans les spirales de barbelés, pour se protéger des corbeaux me dit une détenue. À trente et quelques, c'est tendu de faire tomber ces grilles (facturées 250 ou 400 euros pièce) et d'arracher un rapport de force en notre faveur. Côté « hommes », ils sont 800, elles sont tombées. Comme dit une compagne de promenade : « tu peux même pas essorer ta serpillière. Tu restes avec ta merde à l'intérieur. »

À mon arrivée, une nuée de corbeaux me fait un dernier clin d'œil, puis les gendarmes me lâchent en cage. En donnant mes empreintes je pleure de rage, la mise à nu me gèle même si la matonne ne me touche pas et ne me regarde pas par le trou du cul. On m'amène au bureau des matons de veille qui s'assurent qu'une suicidée ne viendra pas troubler leur ronde de nuit pénarde. En mal de connivence face à mon air renfrogné, l'un d'eux me demande de « quelle origine » je suis, et m'annonce qu'il est algérien. À quoi je réponds, je m'en fous.

Comme dit Bonnano « ils nous répriment avec tellement de bienveillance » ; les matonnes ne comprennent pas pourquoi leur « ça va ? », « ça va ? », « ça va aller ? » se heurtent à un « non, je suis en prison. C'est une question stupide ». Ou encore : « Vous m'avez l'air chafouine ». Je devrais avoir le sourire, apparemment « ici, c'est pas le pire ! », et même que d'après l'aumônière catho « chez les hommes, c'est pire »... Les Sœurs nous bénissent de leur visite une semaine sur deux,

j'ai hâte. Les cathos, toujours là où il faut. Elles occupaient ma daronne dans la toute nouvelle nation algérienne, elles lâchent pas l'affaire avec nous. Le temps disjoncte ici. L'espace parle de lui-même. Le chtar est au bout du bout de la chaîne de l'usine sociale sur les hauteurs de Maxéville, le Haut-du-Lièvre. Quand je découvre ce quartier où une partie de ma famille a vécu un temps, les gendarmes me font serrer les dents. « On est loin de la Place Stanislas ici ! Je comprends pourquoi je suis jamais venue ici ». « Y a le camp des manouches là-bas, regardez, et avant y avait un camp de Romanos ». « On est quand même mieux dans une cabane du bois Lejuc ! ». Et je vous passe les détails du show. La grève des matons en janvier a laissé des traces de rage bien vives chez mes compagnes de promenade. Seul signe avant-coureur : des portions de petit-dèj en plus. Le lundi, premier jour, l'unique repas de la journée leur parvient à 16h30. Les mardi et mercredi elles ne sont nourries qu'à 17h et 17h30. Le début de semaine est crucial pour commander et recevoir les cantines, celles-ci n'arrivent que le mercredi. Pas de promenade, d'activité ni de cours. Les gentes sous méta ne reçoivent leur traitement qu'en fin de journée, au lieu du matin. La tension est implosive, les CRS débarquent et asphyxient les couloirs le mercredi (ou le jeudi). Les « hommes » saccagent leur cage, les meubles volent, les portes tremblent. Le jeudi, côté « femmes », une promenade d'1h30 est accordée, le repas de midi, toujours pas. Vendredi, « retour à l'anormal » en raison du recours d'un.e détenu.e, plus tôt que prévu. Une détenue fait grève dans la grève, elle refuse de bosser dès le lundi. En 2016, une matonne fait la maline au moment de la distribution du repas et se prend un coup de fourchette dans le cou. Elle ne taffe plus ici. Côté « hommes », une matonne dite « la Camionneuse » est cernée sur le parking et se fait casser les poignets à coups de lattes. Elle est toujours là. La rébellion côté « meufs » est moins spectaculaire ; elle pousse dans les interstices qui échappent à la surveillance permanente, à la loi du néon. Je passe le relais à vos imaginations. La normalité de genre, la guedro, les gosses font une grande part du taf de pacification avant l'incarcération. Les matonnes n'ont pas grand-chose à mater et trouvent le moyen d'économiser le moindre geste. Juste avant le sondage des barreaux l'une d'elles me crie « Fenêtre ! ». « Ben oui, je vais pas ouvrir la fenêtre en plus » elle me précise, à quoi je lui réponds : « ah ben non, sinon vous risquez un TMS ». Des années à mordre la colère, avec quelques-unes on se deale notre rage. Finalement je retourne en adolescence, même journées à regarder des clips à la télé, à lire, avec des bâtiments HLM à l'horizon.

Près des boîtes aux lettres, une affiche me fait marrer à chaque fois que je passe devant. Quelque chose comme « la violence en détention n'est pas acceptable. Ne restez pas seul ». Vos gueules les miséricordieux. Je ne crois en rien, ni au hasard. La rage de penser que les deux personnes aux noms pas très dans la norme ont été les seules à refuser de les donner aux keufs, jusqu'au déferrement. « Camarade », viens me dire que je vois des rapports de domination partout, tu embrasseras mes phalanges. Compagnes, compagnons, on s'écharpe, on s'écharpe (racialistes VS anti-racialistes), la réalité s'en fout elle et trace plus vite que nos idées. Entre détenues, si nos rapports sont surtout utilitaires, le racisme amplifie des détails infimes mais déterminants. Une détenue bulgare sur le point d'accoucher me raconte, en anglais, qu'une de mes compagnes de promenade lui a servi de bonnes portions de bouffe. Mais depuis, la personne de service a changé et elle n'est pas assez nourrie. Toutes nos demandes ou presque passent par l'écrit en interne, elle n'a pas d'interprète et une seule matonne parle anglais. J'ai trouvé les articles de l'est républicain à la bibli. Celui de F-X Grimaud : un hélico, un drone, 500 gendarmes, le général d'armée Richard Lizurey en personne contre 15 « zadistes » ; j'en rigole depuis ma cage. « Aucun blessé », j'en ris noir ; le compagnon

bouclé dans la cellule de GAV voisine de la mienne a demandé à être soigné, que ses pansements soient changés.

L'ANDRA est pressée de « rétablir les chemins de circulation » dans la forêt. Circulez, ya rien à voir. Pas de souche, pas de flammes, ni de rouge-gorge. Pas de ver, de renard ni de lichen. Circulez, y a rien à voir, mange-toi tes contrôles d'identité, fais-toi capturer, finis à Fleury (je pense à toi), finis à Nancy. Pour le moment j'observe les corbeaux perchés sur les câbles qui se croisent au-dessus de nos têtes, entre des murs qui finalement ne font pas une grande différence. En attendant, que nos « camarades » si avisés.es se pavanent dans les médias.

« On en était venu à admettre que les cochons, étant manifestement les plus intelligents des animaux, décideraient à l'avenir de toutes questions touchant la politique de la ferme, sous réserve de ratification à la majorité des voix » – La Ferme des Animaux

Collaborez avec la société spectaculaire-marchande, nourrissez les keufs tout en vous croyant critiques voire subversifs. Vous restez des bouffon.nes à mes yeux, prêts à toutes les acrobaties sémantiques et bricolages idéologiques, du moment que vous tirez profit des luttes. Mon « moment historique » comme tu dis « camarade » se conclut dans une cage verrouillée à multiple tour. Niquez vos maires, donc.

Un merci tendre aux compagni. Le lendemain de la destruction de vos maisons à coups de bulldozer, vous avez eu la force de vous taper la force répressive. Je me suis sentie moins seul. Prenez soin de nos compagnons non humains, des autres copaines et de vous, prisonniers, mutines et déserteuses de la guerre sociale. J'ai hâte de vous revoir mais plutôt hors des murs ; je refuse l'idée que vous vous retrouviez enfermés.ici, même une heure.

De l'école à la prison il n'y a qu'un pas et certains s'étonnent encore que des lycées du 93 crâment. Les matonnes nous appellent « les filles ». Elles me grondent quand je porte mon bonnet à l'intérieur et les mains dans les poches. Elles nous font « chut ! » dans les couloirs, nous crient « Restez à votre place ! » en agitant l'index lorsqu'on tape à la porte parce que notre linge n'a pas été ramassé à 7h. Une matonne pro-active surnommée Adolf m'embrouille parce que je garde un briquet dans ma veste et que je ne fume pas ; « vous voulez mettre le feu ? ».

La rage n'a pas de plan, elle n'a pas de montre. Elle n'attend pas la « temporalité » dictée par les gestionnaires stratèges. En 2005 elle n'a pas attendu. En 2007 non plus ; ni 2008, ni 2011... Ni tous les jours, tout le temps. Clins d'œil aux Milots : « Enfermez-les / Affamez-les / Enragez-les tous... ». Aux Sauvages ni martyrs ni victimes, « Hommage à la marge... Ici il pleut en cage »

**Pour la fin du bruit des clés, Pour le chaos, La beauté de la forêt et des émeutes dans un ciel vide,**

**Rage et tendresse !**

**Diffusé : le laboratoire 8 place St jean 2600**